

1898

Bientôt nous serons ramenés par l'invincible cours des choses, à la dernière heure d'une année expirante, à la première heure d'une année nouvelle, à ce moment unique, insaisissable, où il ne reste plus qu'à regretter le temps perdu, et à faire des souhaits pour l'avenir.

C'est la destinée des hommes et des peuples : pour tout ce qui vit, les années se succèdent et se pressent sans qu'on puisse les retenir, poussant le grand troupeau humain, disséminé dans l'univers, partagés en nations de toutes sortes, sur la route sans fin de l'éternel inconnu. A peine a-t-on franchi une étape, il faut aborder l'étape nouvelle ; et tout ce qu'on peut faire avant de se remettre en marche, avant d'aller vers cet inconnu toujours fuyant, c'est de tourner la tête, sans même s'arrêter un instant, pour mesurer du regard le chemin que l'on vient de parcourir, pour embrasser d'un coup d'œil ce passé d'hier qui fuit déjà derrière nous avec son cortège de joies et de misères.

*
* * *

De tous les événements de 1898, celui qui occupera le plus de place dans l'histoire sera sans doute la guerre hispano-américaine. Cette guerre préparée de longue main, qui devait fatalement amener la ruine de l'Espagne comme puissance coloniale, n'a eu en soi rien de bien imprévu ; et les quelques combats, qui ont promptement amené le dénouement final ne sont pas de ceux qui font époque, soit par le nombre des combattants en présence, soit par des faits d'armes extraordinaires. L'Espagne est tombée à l'heure indiquée non pas tant sous les coups de ses ennemis extérieurs qu'à la suite d'une série de fautes administratives qui la ruinaient à l'intérieur, en la laissant discréditée et sans allié au dehors. Nul n'a pu voir dans sa chute un de ces désastres terribles et imprévus qui fondent quelquefois sur les plus fiers ; elle a subi la suprême humiliation de se faire dire publiquement par le premier ministre d'une grande puissance qu'elle était tombée à l'état de décrépitude.

Aussi le résultat le plus remarquable de cette guerre pour le moment n'est-il pas la ruine de l'empire colonial espagnol ; mais le revirement complet qui s'est opéré, comme conséquence, dans la politique étrangère des États-Unis ainsi que le rapprochement entre la puissante république et son ancienne métropole.

Il n'y a plus à en douter : les descendants de Washington, comme tous les conquérants qui les ont précédés depuis le commencement de l'histoire, entendent régner sur les pays enlevés aux vaincus et imposer leurs idées aux peuples tombés, comme par hasard, sous leur domination. Quand on veut bien relire les discours des hommes publics américains et les articles des journaux qui ont précédé la déclaration de guerre et les comparer avec ce qu'on voit et qu'on entend aujourd'hui, on a peine à croire que des idées aussi diamétralement opposées peuvent s'emparer d'un grand peuple à douze mois de distance.

Les peuples oublient vite, il est vrai ; mais ce serait étrangement se tromper que d'attribuer à l'inconstance des masses, à leur goût de gloire et de domination, le remarquable changement que l'on constate dans l'opinion aux États-Unis. D'habiles diplomates, exploitant les intérêts des princes de la finance et de l'industrie, ont façonné et dirigé d'une main invisible cette opinion publique qui se croit toute-puissante — et tous ces diplomates n'étaient pas des Américains.

Depuis longtemps déjà l'Angleterre cherchait un allié. Son insatiable besoin d'expansion coloniale l'ayant mise en opposition avec chacune des grandes puissances européennes sur quelque point du globe, elle ne pouvait compter sur aucune d'elles. Jamais elle n'avait senti son isolement et sa faiblesse comme depuis qu'il est question du démembrement de la Chine. La guerre hispano-américaine offrait aux Anglais une occasion favorable de rappeler à leurs cousins d'Amérique qu'ils étaient de même race et qu'ils devaient avoir les mêmes aspirations. L'Angleterre voyait fort bien qu'elle ne courait aucun risque en affichant ses sympathies pour ceux qui devaient inévitablement sortir vainqueurs de la lutte ; elle savait aussi ce qu'on peut tirer d'un peuple en flattant sa vanité et